

ASTHENIKOSOPHOBIE Phobie des personnes chétives

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

Chétif est un adjectif qui désigne une personne ou un animal **faible, frêle, de constitution débile ou malade**, et, par extension, quelque chose de **faible, pauvre ou de peu d'importance**.

Latin Selon la nuance :

- **infirmus, -a, -um** : faible, débile, fragile, infirme. → C'est l'équivalent le plus général de *chétif*.
- **imbecillus, -a, -um** : faible, débile, sans force.
- **gracilis, -e** : frêle, mince, délicat — plutôt pour la constitution physique.
- **debilis, -e** : faible, sans vigueur, affaibli.

Exemple : *un enfant chétif* → **puer infirmus** ou **puer imbecillus**.

Grec ancien

- **ἀσθενής, -ές (asthenés)** : faible, sans force, débile, malade. → C'est probablement le meilleur équivalent général.
- **ἀσθενικός, -ή, -όν (asthenikós)** : faible, malade, de constitution faible.
- **λεπτός, -ή, -όν (leptós)** : mince, fin, frêle, délicat ; convient lorsque *chétif* insiste sur la maigreur ou la petitesse.

Exemple : *un enfant chétif* → **ἀσθενής παῖς (asthenès païs)** : « un enfant faible/chétif ».

Nuance étymologique : Le français **chétif** vient de l'ancien français *chétif*, lui-même issu du latin **captivus** (« captif, prisonnier »), avec une évolution sémantique vers l'idée de **malheureux, misérable, faible**. Il est donc intéressant que son étymologie latine ne signifie pas directement « faible » : le sens actuel s'est développé au cours de l'histoire de la langue.

En résumé

Français	Latin	Grec ancien
chétif	infirmus	ἀσθενής
frêle	gracilis	λεπτός
faible, débile	imbecillus / debilis	ἀσθενής
malade	infirmus	ἀσθενικός

L'ASTHENIKOSOPHOBIE

Pourquoi avoir peur des personnes chétives ?

La formulation mérite la même déconstruction que la simusophobie : elle présuppose une peur généralisée qu'il faut d'abord désagréger, car « chétif » recouvre au moins deux référents distincts — la maigreur constitutionnelle et la fragilité perçue comme signe de maladie ou de vulnérabilité — dont les mécanismes de rejet ou d'appréhension ne procèdent pas des mêmes logiques.

Le registre du dégoût pathogène (behavioral immune system).

La littérature de psychologie évolutionniste sur le « système immunitaire comportemental » (Schaller, Park) propose que certains traits associés à la maigreur extrême ou à l'émaciation déclenchent des heuristiques de détection de contagion — un corps chétif pouvant signaler, dans l'environnement ancestral, la présence de parasitose, de tuberculose ou de dénutrition contagieuse. Il ne s'agit pas à proprement parler de peur au sens de la menace physique, mais d'une aversion anticipatoire fonctionnant sur le mode de l'évitement sanitaire — un affect proche du dégoût plus que de la peur stricto sensu, ce qui invite à reformuler la question : parle-t-on de peur, de dégoût, ou de malaise ?

Le registre de l'anomalie normative et de l'incertitude interactionnelle.

À la suite de Goffman sur le stigmaté, un corps s'écartant fortement de la norme statistique de corpulence introduit une perturbation dans les scripts d'interaction ordinaires — l'observateur ne sait pas immédiatement quelle attitude adopter (protection, pitié, malaise), et cette indétermination peut se traduire par un évitement que l'on interprète a posteriori comme de la « peur », alors qu'il s'agit davantage d'une gêne procédurale face à l'absence de script conversationnel stabilisé.

Le registre de la vulnérabilité comme miroir existentiel.

On peut mobiliser ici une lecture proche de Bataille ou de la thanatologie sociale : la chétivité expose de façon visible la finitude et la fragilité du corps, ce que Becker (*The Denial of Death*) analyserait comme un rappel intrusif de la mortalité que le sujet cherche structurellement à refouler. La réaction de recul ne viserait donc pas la personne elle-même, mais fonctionnerait comme mécanisme défensif contre l'angoisse de contingence corporelle qu'elle donne à voir.

Le registre genré et viriliste.

Il faut également considérer, pour les corps chétifs masculins spécifiquement, une lecture par les normes de masculinité hégémonique (Connell) : la minceur non musclée y est parfois codée comme déficit de virilité, suscitant non pas une peur mais un mépris ou une hiérarchisation statutaire — logique proche de celle déjà évoquée pour le nez camus, où le jugement esthétique masque un jugement de position sociale.